

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Bob le baobab

Vincent Grégoire

Volume 31, numéro 2, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grégoire, V. (2008). Bob le baobab. *Lurelu*, 31(2), 6–6.



Bob le baobab

Vincent Grégoire

6

À vingt-six ans, Vincent Grégoire étudie en traduction à l'Université de Montréal. Passionné des lettres, il nage autant dans les eaux de la fiction que dans celles du journalisme. Grand rêveur, il voit dans l'écriture l'occasion de faire rêver son prochain. Auteur de quelques nouvelles dont l'une a reçu un prix littéraire en France, Vincent Grégoire souhaite publier des ouvrages pouvant intéresser toutes les générations.

Si vous passez par l'Afrique et que vous apercevez un arbre tout gonflé qui semble se tenir la tête en bas, c'est moi.

Je m'appelle Bob... Bob le baobab. Je suis grand, mais j'ai déjà été petit, voyez-vous. Aussi petit qu'une asperge. Et c'est d'ailleurs un miracle si je suis toujours là, deux-mille ans plus tard, pour tout vous raconter. Eh oui, deux-mille ans, je sais... Je ne suis plus très jeune. Pourtant, pour un baobab, ce n'est pas si vieux. J'en ai vu des choses pendant toutes ces années : les civilisations apparues et reparties, les belles découvertes et les grandes inventions. J'ai vu venir au travers de la savane les machines à vapeur, puis les véhicules à essence; de belles améliorations et aussi de grandes bêtises...

Mais revenons-en à ma jeunesse.

Tout d'abord, il ne faudrait pas croire que la vie était simple : nous devions affronter toute sorte de dangers. Comme je vous le disais, je n'étais pas plus gros qu'une échalote, et les villageoises nous chassaient sans pitié. Elles avaient eu un jour l'idée saugrenue de nous inclure à leur repas. Quelle idée bizarre! Elles cueillaient les plus jeunes d'entre nous, les regroupaient dans leurs cabas et repartaient les cuire. Pourtant, lorsqu'un baobab devient grand, on le considère comme sacré et il est alors mal vu de le couper. Mais pour acquérir ce respect, il faut grandir.

Pour ma part, si j'ai réussi à échapper à ces assauts, c'est que j'étais entouré d'arbustes rabougris. Ce refuge de fortune fut mon salut, mais il avait un défaut : celui de me cacher aussi du soleil. Un baobab a besoin de lumière pour grandir. Au bout de quelques années, ma tête émergea au-dessus des rochers, et je pus voir que j'étais seul désormais au milieu de la savane. La vallée était vide : on avait récolté tous mes compatriotes. J'étais le seul survivant, l'unique baobab de ce coin du Sénégal.

Puis un jour, au cours d'une sécheresse qui dura plusieurs mois, une longue colonne de fumée noire apparut à l'horizon. Les onyx couraient en troupeau dans le sens opposé, les singes s'enfuyaient et des nuées d'oiseaux obscurcissaient le ciel.

C'était au départ un feu de paille, qui se répandit sans mesure, consumant les herbes sèches. Les flammes montèrent de plus en plus haut et se rapprochèrent de moi à grande vitesse. J'étais perdu, je le savais : moi, le dernier baobab de la vallée, j'allais brûler.

Soudain survint quelque chose d'inattendu. Je m'élevai de terre et mes racines en émergèrent, pendantes et couvertes de sable. Un jeune Malinké venait de me cueillir. Il ne l'ignorait pas : en aidant un baobab, on attire sur soi la chance. Il me glissa dans une toile repliée, remplie d'assez de terre pour que je puisse survivre au voyage, et m'emporta avec lui.

Il marcha longtemps sans s'arrêter; et le feu gagnait du terrain rapidement; il savait qu'il serait rattrapé s'il ralentissait. Au bout de plusieurs jours de cette fuite, il n'y avait plus de fumée dans le

ciel, mais nous avons parcouru des dizaines de kilomètres. Nous étions arrivés au centre d'une grande et verdoyante vallée, au travers de laquelle s'écoulait une belle rivière.

C'est là que le Malinké me replanta. Se servant de roches et de morceaux d'écorce, il creusa un trou assez profond et m'y installa. Quinze jours durant, il resta là à veiller et à m'arroser régulièrement. Puis, voyant que je reprenais mes forces, il me fit ses adieux et repartit.

Depuis, des immeubles ont poussé autour de moi, des plaques de ciment se sont répandues à mes pieds et de jolis bancs de parc sont apparus à l'ombre de mon tronc. Je suis l'emblème de la ville, et du pays lui-même. On a créé la place publique autour de moi, puis bâti les maisons et tracé les routes. Mais je n'ai pas perdu la mémoire. En regardant autour de moi, je ne peux m'empêcher d'être un peu nostalgique. Le voisinage n'est plus ce qu'il était... Mais bon, tout n'est pas perdu. Il y a encore des gens qui s'intéressent aux baobabs. Comme la petite fille aux nattes, qui vient souvent avec son grand-père. Elle le tire par le bras, l'oblige à s'asseoir avec elle sous mes branches et lui pose un tas de questions. Alors il lui raconte les légendes du pays... des légendes dont je suis la vedette!

Moi, je l'avoue, comme la petite fille, j'aime bien l'écouter. J'en oublie ma vieille écorce toute ridée, et je me souviens de la savane, de l'époque où j'étais tout petit... pas plus grand qu'une asperge.

(lu)



Illustration : Marc Auger